

DANSE. De Keersmaecker crée «Rain» à Paris. Effréné.

## Le tourbillon de la pluie

### Rain

chorégraphie d'Anne Teresa De Keersmaecker, Théâtre de la Ville, 2, place du Châtelet, Paris IV<sup>e</sup>. Tél.: 01 42 74 22 77. Jusqu'au 31 mars à 20 h 30.

Lorsqu'une danse démarre par une course, un tourbillon, il y a peu de solutions pour qu'elle se poursuive sans trahir cette énergie basique. Soit il y a rupture et on passe à autre chose, soit la course continue dans le même élan. Anne Teresa De Keersmaecker, chorégraphe belge dont la compagnie Rosas fête ses vingt ans la saison prochaine, opte pour la déferlante collective et ses multiples variations, tout en isolant une phrase chorégraphique – celle qui servit de matrice à sa précédente création, *In Real Time* – qui circulera de corps en corps tout au long du spectacle. Lequel est intitulé *Rain*, en référence à *In Real Time*, qui s'achevait par ces mots: «J'espère qu'il ne va pas pleuvoir demain.» Espoir déçu, car il n'a jamais autant plu, dehors, comme sur la scène, où un rideau de chanvre tombe des cintres pour délimiter circulairement la piste de danse.

**Pulsation, respiration.** C'est là que *Rain* emporte les dix interprètes magiques, humains,

membres d'une compagnie comme on peut en rêver en ces temps de course au projet. *Music for 18 Musicians*, partition composée par Steve Reich en 1976, fait corps avec la danse, à plein poumon, jusqu'à l'asphyxie. L'œuvre repose rythmiquement sur, d'une part, une pulsation régulière des pianos et des instruments à mailloche, d'autre part, la respiration des interprètes chez les bois et les voix.

«Les interprètes, notait le compositeur, emplissent leurs poulmons et chantent ou jouent des notes particulières aussi longtemps qu'ils peuvent tenir leur respiration.»

On peut en dire de même de la danse, qui appelle le bouche à bouche. La façon dont la chorégraphe aborde le minimal – elle avait déjà signé deux pièces sur la musique de Reich – tient plutôt du maximal.

Rien à voir avec l'élégance ordonnée et verticale d'une Lucinda Childs: les danseurs de Rosas chutent, se relèvent, sautent, lâchent les bras. Le rose monte aux joues et se répand sur les costumes de plus en plus colorés. Comment cal-

mer le jeu? Keersmaecker tente d'apporter une réponse à la fin du spectacle. Les lignes pour des saluts répétés ne parviennent toutefois pas à casser la spirale tourbillonnante. Porters, sauts, chutes encore et encore, comme une lame de fond redoutable.

**Pas d'unisson.** On ne cache pas son plaisir devant cette danse jubilatoire qui s'empare de la salle et n'oublie pas le détail: une main qui caresse une tête, une bousculade, un temps de repos au sol. Car, même si

tout ici est effréné, Anne Teresa De Keersmaecker ne tombe pas dans le piège de la vitesse – chacun tient à son propre rythme, il n'y a pas d'unisson. Elle a retenu la «leçon» du postmodernisme américain qu'elle étudia à New York, de sa propre ex-

ploration de nouveaux champs du possible (qu'elle n'a jamais cessée), de l'énergie de son duo fondateur Fase, avec Michèle Anne de Mey. Cela en fait une chorégraphe accomplie. De telle sorte que le temps qu'il fait aujourd'hui importe peu ●

MARIE-CHRISTINE VERNAY

Les danseurs chutent, se relèvent, sautent, lâchent les bras. Le rose monte aux joues et se répand sur les costumes de plus en plus colorés.